

Les petits bronzes de Béatrice Escoffier

Par Marianne de Tolentino (traduction de l'espagnol au français, Sylvie Daoulas)

Ses pièces nous montrent que la sculpture figurative est toujours vivante

En parallèle avec l'exposition individuelle de la sculptrice, la galerie Lyle O'Reitzel en présente une exposition collective mixte.

L'art contemporain dominicain, dont le sort semblait en débat dans les concours et festivals internationaux, est déjà positionné sur le marché des galeries spécialisées. En ce moment, cinq salles, situées entre les secteurs Naco et Piantini, sont en train de se spécialiser dans des œuvres renouvelées par la génération ou par le style : par ordre d'apparition Lyle O'Reitzel, la Casa Jardín Ada Balcácer, Larrama, El Espacio, et Paula Lama.

Il faut espérer que ces lieux privés tiennent l'engagement annoncé et se montrent exigeantes dans la définition des œuvres qu'elles vont promouvoir.

La galerie Lyle O'Reitzel, pionnière de ces tendances, et détentrice d'un petit groupe solide d'artistes fidèles bien que pas tous exclusifs, présente actuellement une exposition individuelle de la sculptrice Béatrice Escoffier, et une autre collective de peintres où prédominent des œuvres déjà exposées auparavant.

Une très bonne sculptrice

Béatrice Escoffier est une excellente sculptrice, d'un haut niveau de formation, française d'origine, et mariée avec le peintre dominicain José García Cordero. En raison de sa situation de jeune maman, elle a pendant des années mis au second plan sa profession, sans jamais cesser de sculpter ni de participer à des événements collectifs.

Cette exposition personnelle, qui alterne des pièces nouvelles et quelques-unes plus anciennes, représente un retour à Saint-Domingue et laisse espérer qu'elle y exposera régulièrement.

Notre sculpture dominicaine, limitée et fréquemment répétitive, a bien besoin d'apports à la fois extérieurs et familiers, comme celui que représente Béatrice Escoffier.

La muséographie a concentré les œuvres sculptées dans deux espaces de la galerie, probablement à cause de leurs formats. Les petits bronzes équins -dans leur majorité- ressemblent à une cavalerie en marche et pourtant ils auraient gagné à être mis en valeur en étant placés plus loin les uns des autres. Une première remarque s'impose quand on contemple les cavaliers et les animaux. En dépit de leur petite taille, ils évoquent la monumentalité, et à grande échelle, dans un espace public, ils auraient un réel impact. La raison fondamentale en est que Béatrice domine parfaitement la complexe anatomie du cheval, surtout dans sa représentation en trois dimensions, qualité extrêmement rare actuellement.

Cette qualité exemplaire pourrait devenir du réalisme pur mais justement, la maîtrise de la morphologie et du volume permettent à l'artiste de déformer et redessiner les corps dont les silhouettes massives dégagent énormément de force et d'énergie. On sent également qu'elle a observé ses modèles dans la nature. On retrouve ainsi les forts gabarits du « *percheron* » typiquement français et du minuscule cheval chinois. Par ailleurs, le meilleur ami de l'homme, ici « *souriant* » comme l'annoncent plusieurs titres, possède ainsi une forte puissance expressive, une

faculté protectrice à l'égard des enfants qui le montent. La représentation équestre, car il y a une prépondérance presque mythique de l'animal, installe sa vigueur, son pouvoir dans l'espace. On ne peut pas s'empêcher d'imaginer une autre échelle.

Les bronzes de Béatrice Escoffier, vidés selon la tradition de la cire perdue, avec une patine impeccable, ont aussi pour sujet la figure humaine, seule ou alignée, nous renvoyant à la matière de Rodin, et même, si nous remontons le tunnel du temps, à la statuaire méditerranéenne antique. Une sculpture en résine, plusieurs têtes en terre cuite creusées comme des pots de fleurs, témoignent de l'habileté technique de l'exposante et de son savoir-faire dans le modelage.

Les dimensions, les proportions et les surfaces suggèrent, au travers de la cohabitation de ces sculptures, une sculpture/objet, qui se savoure tout autant par les sens que par l'esprit.

L'exposition collective

La présentation collective qui accompagne l'exposition de Béatrice Escoffier occupe une telle importance dans l'espace qu'on ne peut pas l'ignorer.

Dans les précédentes expos collectives, les tableaux exposés étaient présentés pour la première fois. Cette fois, les œuvres récentes se mêlent à d'autres qui sont presque des classiques de ce lieu. Des artistes étrangers fraternisent avec ceux d'ici. Les dominicains

exclusifs de la galerie, sauf exception, sont généreusement représentés. C'est Lyle lui-même qui est le curateur et choisit personnellement les exposants et répartit les œuvres sur les panneaux. Si on n'était pas déjà familiarisés avec ce tableau, reproduit en affiche dans la promotion d'une pièce de théâtre, la grande et extravagante peinture de Rachel Paiewonsky placée en vitrine provoque un choc et n'a rien de commun avec ce que l'on voit à l'intérieur, et surtout avec les sculptures de Béatrice Escoffier. La vaste et colorée pièce du très important peintre équatorien Marcelo Aguirre, détenteur du convoité prix Marca, ne colle pas non plus dans cet ensemble. Les toiles de José García Cordero, en particulier un magnifique paysage et une nature morte, immédiatement identifiables, sans oublier les auto-caricatures, constituent le support de l'exposition collective, et auraient été bien suffisantes, à la manière d'un duo pictural, car elles sont un excellent contrepoint des sculptures, indépendamment du lien familial. Cela dit, parmi les autres dessins et tableaux, nous pouvons découvrir une magnifique toile de José Rincón Mora, et il est toujours plaisant de revoir la magie poétique et pleine d'humour d'Edouard Duval Carrié ou la virtuosité du dessin de Ramón Oviedo. Il ne fait aucun doute que la Galerie Lyle O'Reitzel Arte Contemporáneo croit en un art contemporain des Caraïbes et de l'Amérique Latine.

